Novembre 2025 – Analyse n° 10

D’une génération à l’autre : comprendre la mutation des valeurs

Illustration de Natacha Tcherepachin

🔑 Mots-clés :

« *T’as pas la ref’* » ! C’est par cette phrase entendue souvent chez ses enfants que Natacha, participante d’un groupe Cefoc, a illustré le thème de cette analyse. En effet, nous n’avons pas toujours des références communes entre générations. Un jeune sur son portable et un homme des cavernes : des préjugés sur les autres générations, on en a tous ! Sans compter que la société est traversée de profondes et rapides mutations qui bousculent les repères, créant des malentendus entre générations. Cette analyse propose d’y voir plus clair sur les mutations culturelles en cours, pour sortir des préjugés autant que de l’idée d’un « clash » des générations aux intérêts irréconciliables.

Dans les groupes du Cefoc, des participant.es partagent régulièrement des incompréhensions par rapport aux valeurs des jeunes générations. Il n'est pas rare que des jeunes désarçonnent leurs aînés… et vice-versa ! Des écarts se marquent dans le rapport aux technologies, au travail, dans les modes d'engagement, sur les questions écologiques, de genre… Prenant appui sur son expérience comme intervenant en milieux scolaires et sur les travaux du sociologue Guy Bajoit[1], Pierre Hardy[2] livre un éclairage utile pour mieux comprendre les changements de valeurs. En peu de mots, les sociétés occidentales passent progressivement d'un modèle culturel industriel à un modèle culturel identitaire : « *Nous avons la chance d'être les témoins du passage d'une époque à une autre. Moi-même, par exemple, j'ai baigné dans les valeurs de l'époque industrielle, dans le monde ouvrier. Et vers l'adolescence, boum ! Mai 68 vient remettre en question les valeurs traditionnelles dans lesquelles je baignais. La crise du pétrole, dans les années septante, est venue bousculer l'économie, qui elle-même a bousculé le social… Et le néolibéralisme qui se développe récupère alors les valeurs naissantes*. »

« Génération » : un mot chargé de sens différents

On ne se comprend pas toujours quand on parle des différences de « générations » : et pour cause, il est polysémique ! Ainsi, dans les sciences démographiques, le mot est utilisé pour parler de groupes d'individus regroupés en fonction de leur année de naissance (par ex : la génération 2020). Alors que les sciences psychologiques l'utilisent dans un sens généalogique : « la génération des grands-parents », celle « des parents » ou des « enfants ». Elles s'intéressent à la transmission trans- ou inter-générationnelle au sein d'une même famille. Pour les sociologues, la jeunesse n'est pas une question d'année de naissance : c'est avant tout une question de condition sociale. C'est l'âge de la vie où il y a une tension entre la maturité sexuelle et la dépendance aux autres. L'allongement de la durée des études au cours du dernier siècle a ainsi eu pour effet d'allonger le temps de la jeunesse. Sans compter qu'on a accès plus tard et plus difficilement à l'autonomie financière. On peut aussi parler de génération au sens historique : une génération, c'est alors un ensemble de personnes de classes d'âge qui sont proches, qui partagent des caractéristiques communes et qui ont vécu les mêmes expériences historiques (par ex, « la génération d'après-guerre »). Dans le cadre de cette analyse, c'est cette approche qui est mobilisée : elle s'intéresse aux modèles de société dans lesquels les jeunes d'aujourd'hui et ceux d'hier ont (eu) à se construire.

1 Voir entre autres le texte *Être jeune et avoir un projet personnel,* mars 2003 ; *Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines,* Paris, Armand Colin, 2003.

2 Dans le cadre du week-end de formation organisé par le Cefoc le 11 et 12 octobre 2025, sur le thème : « De génération en génération : la transmission bousculée ». Voir la revue du Cefoc, Atout Sens, n°59, accessible en ligne (www.cefoc.be/-Revue-Atout-Sens-).

D'où vient-on ?

Le plus souvent, les jeunes d'hier, ceux qui avaient vingt ans dans les années '50-60, croyaient au Progrès scientifique qui allait améliorer le sort de l'humanité. Ils avaient intériorisé le sens du devoir, de l'honneur, du sacrifice. Ou encore l'importance du travail, de la discipline, du respect de l'autorité… Ils se conformaient à des rôles sociaux attendus d'eux ; ils avaient à suivre des « rails », souvent sur les traces de leurs parents (rôles homme/femme, métier, appartenance religieuse…). Le passage de la jeunesse à l'âge adulte se faisait plus facilement car les rôles étaient clairs. Avec des « rites » de passage (service militaire, contrat de travail, mariage, acquisition d'une voiture…) ouvrant à plus de stabilité (et plus tôt) qu'aujourd'hui. Ce système de valeurs s'est mis en place peu à peu avec la modernité, avec l'avènement de la Raison et les penseurs des Lumières (en Europe occidentale, aux 16e-17e siècles). Il s'est développé à la faveur d'une période de prospérité économique. Il a connu son apogée avec la société industrielle (19e-20e siècles). Les « jeunes d'hier » ont donc hérité ces valeurs de leurs aïeux.

Depuis une cinquantaine d'années, un nouveau système de valeurs est en train de se mettre en place. Un changement culturel ne se produit pas du jour au lendemain : il faut plusieurs générations pour que des valeurs soient supplantées par d'autres. L'ancien modèle n'a donc pas disparu mais il est en perte de vitesse. Les valeurs « montantes » étaient déjà présentes autrefois, mais elles occupent le désormais devant de la scène. À quoi sommes-nous en train de croire, de plus en plus ? Entre autres, à la qualité de vie, au droit de jouir de l'existence, à avoir du temps pour soi, pour les siens[3]. Mais aussi au droit de l'individu à choisir, à s'auto-réaliser, à poursuivre un projet qui fait sens pour lui. C'est une vraie révolution anthropologique qui est à l'œuvre : le rapport de l'humain à l'humain change fondamentalement. Et on peut dire que c'est tant mieux ! L'individualisme, au sens de pouvoir affirmer sa liberté, son identité, à l'écart de rôles pré-établis… n'est-ce pas une avancée ?

3 Pour une actualisation à propos des valeurs des jeunes (en France), voir le dossier de la revue Sciences humaines, *Générations : guerre impossible, paix improbable ?*, n°372, octobre 2024.

Les mutations culturelles, par Guy Bajoit

Valeurs du modèle culturel industriel	Valeurs du modèle culturel identitaire
Progrès (transformer la nature par la Science, la technique et le travail pour améliorer ses conditions de vie)	Qualité de la vie (droit de jouir de la vie, de disposer des biens de consommation que la science et la technologie proposent, dans le souci de la santé et de l'écologie)
Raison (le peuple se gouverne lui-même, selon la liberté, en pratiquant la démocratie)	Bien-être public (un État qui assure la sécurité des citoyens, des services publics essentiels)
Devoir (être utile à la collectivité, en pratiquant avec discipline les rôles sociaux comme attendu ; sens du sacrifice)	Droits à l'auto-réalisation (se sentir bien dans son corps, sa tête et son cœur ; disposer librement de soi-même ; choisir ses relations ; inventer son existence…)
Égalité (rejet des privilèges liés à la naissance, solidarité, fraternité)	Équité (rémunération selon la créativité, la compétitivité, les performances, l'autonomie… ; un État qui doit assurer l'égalité des chances)
Patrie (la Nation doit être souveraine et chaque citoyen doit être à son service)	Ouverture sur le monde (tolérance, échanges à l'échelle mondiale, pluralisme…)

« Les jeunes » ? Non, des jeunes !

Le problème, c'est que ce changement opère dans une société de plus en plus duale, inégalitaire. Tous les jeunes, et tous les adultes, ne sont pas équipés de la même manière pour faire face à ces mutations[4]. Avoir le droit d'être soi-même, de se choisir, de trouver la voie de son bonheur… voilà qui peut être émancipateur. Mais aussi particulièrement angoissant et difficile à vivre, surtout si ces valeurs deviennent des injonctions (« Deviens toi-même ! » ; « *Be yourself* ! ») et qu'on a peu de ressources pour y parvenir (un soutien familial, des diplômes, des

4 Les travaux de la sociologue Claudine Attias-Donfut montrent qu'il n'y a pas une jeunesse mais des jeunesses. Elle parle d'une génération « en grumeaux », dont les composantes ne se mélangent pas. Elle est très hétérogène et traversée de disparités encore plus importantes qu'au sein des générations précédentes. D'importants contrastes sont dus entre autres aux inégalités sociales, scolaires, territoriales… Voir Revue Sciences humaines, *op. cit.*, p.45.

relations, de l'argent… autrement dit, du « capital » économique, social et culturel). Dans une société qui hyper-responsabilise les individus, les « perdants » du système peuvent retourner la culpabilité contre eux-mêmes : « *Dans l'ancien monde, si tu as été mis sur des rails qui t'ont amené à te conformer à des rôles et que ces rôles ne t'ont pas permis de te réaliser, tu peux en vouloir aux rails qui t'ont amené jusque-là. Mais dans le monde d'aujourd'hui, la responsabilité individuelle est davantage mise en avant : si je n'arrive pas à me réaliser, je vais avoir tendance à rejeter la culpabilité, le mal-être sur moi* » explique Pierre Hardy plutôt qu'à l'attribuer à un fonctionnement de société.

L'injonction sociale à s'auto-réaliser a percolé dans tous les domaines de l'existence : dans le couple, comme parent, au travail, dans les loisirs… Or, « *si je mets la barre haut partout, je ne peux faire qu'une chose : passer en-dessous !* » Dans une société inégalitaire, qui n'offre pas (à tous) les bonnes conditions pour « atteindre la barre », l'injonction à se réaliser est schizophrénique ! En effet, le néolibéralisme a créé des écarts de richesse qui n'ont jamais été aussi grands. Si on observe l'École, on constate qu'elle ne joue plus son rôle d'ascenseur social depuis bien longtemps. Les espaces géographiques aussi sont révélateurs d'inégalités : certaines zones sont très riches, bien desservies en services tandis que d'autres sont délaissées. Repenser l'égalité, la mixité sociale, articuler auto-réalisation et logique de bien commun : voilà des défis urgents.

Des générations mises dos à dos

Quatrième âge, génération X/Y/Z, Milléniaux… les mots s'accumulent pour parler des générations ! Dans ce foisonnement, il y a l'expression « *boomer* » : ce sont les natifs entre '45 et '65, ayant connu une période de prospérité. L'expression est devenue virale en 2019, quand une jeune parlementaire néozélandaise avait rétorqué « *Ok boomer* ! » à un parlementaire plus âgé qui minimisait ses inquiétudes face au réchauffement climatique. L'ex-Premier ministre français, François Bayrou, a repris l'expression au moment où les Français descendaient dans la rue pour dénoncer ses mesures face à la dette publique. Pour lui, les *boomers* seraient responsables d'avoir creusé la dette mais en plus, en s'opposant aux mesures d'austérité (qui touchent aux pensions) au nom de leur « confort », ils laisseraient le poids de la dette aux jeunes… Dans les médias, dans les discours politiques, l'idée de « génération » est de plus en plus chargée d'une rhétorique qui a tendance à cliver, à opposer « jeunes » et « âgés ». Avec une série de « crises » (pandémie, climat, économie…), c'est devenu un lieu commun de parler de clash, de guerre, de conflit de génération. Face à des choix politiques qui mettent à mal jeunes et moins jeunes, chercher à diviser la population en mobilisant l'argument générationnel, ne serait-ce pas une manière de faire diversion ?

Des sociologues[5] montrent que la force du néolibéralisme est d'avoir surfé sur les nouvelles valeurs : être en projet, libre, créatif, dynamique… Tout cela a été « récupéré » pour être mis au profit de la rentabilité. En sacralisant la compétition économique, ce projet néolibéral a créé de fortes tensions. Il a engendré une montée du chômage et des inégalités ; or, dans le même temps, il a incité à croire que l'auto-réalisation passe par la réussite professionnelle, la consommation… Cet écart provoque burn-out, consumérisme, endettement, violence… De même, si les individus aspirent aujourd'hui à la qualité de la vie, ils sont pris dans un système néolibéral qui, au contraire, compromet l'habitabilité de la planète (réchauffement climatique, contamination de l'eau, pandémies…). Il pose aussi de plus en plus de questions sur le plan éthique, par exemple avec le développement des réseaux sociaux, de l'intelligence artificielle, de « l'humain augmenté » par la technologie… Aussi, si nous aspirons à la qualité de la vie, l'incertitude est grande par rapport aux conditions de possibilité : aurons-nous des emplois, une planète, des lois, des balises éthiques… qui garantiront cette qualité de la vie ?

Sans compter qu'une série de catastrophes sont concomitantes aux mutations de valeurs. À l'ère du modèle industriel, l'avenir était ouvert. Les conditions de vie étaient plus rudes, mais le Progrès était une promesse d'avenir. Aujourd'hui, beaucoup de jeunes (et moins jeunes) voient le monde comme sombre et l'avenir bouché (crise économique, climat, guerre, terrorisme, retombées des confinements…). Dans un récent ouvrage, « *Sois jeune et tais-toi* », la journaliste Salomé Saqué[6] argumente qu'il faut prendre en compte ce contexte. Elle a mené une enquête qui invite à changer de regard : « *Les jeunes seraient paresseux, incultes voire égoïstes et individualistes. J'ai entendu mille fois ces accusations à l'égard de la jeunesse : dans des dîners de famille, à la volée chez un commerçant ou portées par des éditorialistes remontés à la télévision. Ces jugements négatifs sont non seulement infondés, mais aussi délétères pour toute la société. Entre le chômage, la dégradation de la situation économique, la pandémie et l'urgence écologique, les jeunes doivent composer avec des paramètres inédits.* […] *que ce soit en entreprise, en politique ou dans les médias, les jeunes ont rarement voix au chapitre. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu leur donner la parole afin de raconter les difficultés auxquelles ils font face et de montrer les solutions qu'ils proposent pour garder espoir en l'avenir. Car une chose est certaine : les jeunes ne correspondent pas aux clichés qui leur collent à la peau. Il est plus qu'urgent de changer de regard sur la jeunesse : la solidarité intergénérationnelle est indispensable pour faire face aux bouleversements qui nous menacent tous.* »[7]

5 Entre autres, Luc BOLTANSKI et Eve CHIAPELLO, dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

6 *Sois-jeune et tais-toi*, Paris, Coll. Essais, Payot, 2023.

7 Voir aussi les pages 10-11 du dossier de la revue du Cefoc, Atout Sens n°59.

« C'était mieux avant »

« *Vraiment* ? », interroge Pierre Hardy. Il prend l'exemple de la Famille, premier espace de socialisation (c'est-à-dire qui transmet les règles, les codes de la vie en société) : était-ce enviable d'être dans le rôle de l'enfant qui n'avait rien à dire ? S'aimait-on mieux ou plus avant ? Rien n'est moins sûr. Fidélité et sacrifice étaient des valeurs cardinales mais souvent, au détriment d'un épanouissement du couple. Le patriarcat, le contrôle social sur la vie des femmes était très important… Rien n'était mirifique ! Pierre Hardy rappelle aussi que l'École, cette autre instance de socialisation, fonctionnait avec un modèle autoritariste, reposant sur la peur, sur des violences (maltraitance physique, dévalorisation, chantage, humiliation…). Il se réjouit que Mai '68 ait combattu ces schémas traditionnels et regrette que les grands penseurs de l'époque aient été mal interprétés : on a confondu bienveillance et laisser-faire. Après s'être défait des évidences éducatives de l'époque, le défi consiste à construire une autorité qui soit à la fois cadrante et bienveillante.

Les acteurs sociaux sont souvent mal pris dans toutes ces mutations qui sont d'une grande complexité : il ne s'agit pas de juger, de culpabiliser les nostalgiques. Mais il incite à passer d'une attitude passéiste à une attitude critique et active, à voir les changements comme des défis qui peuvent nous mobiliser positivement. C'est un enjeu de taille : la question des valeurs est désormais au centre d'un combat, à l'échelle mondiale. Les partis néoconservateurs surfent de plus en plus sur la nostalgie. Ils prennent appui sur les peurs face aux mutations pour faire passer leur projet de société, à savoir une politique à l'avantage des grands détenteurs de capital, inégalitaire, autoritariste et destructrice pour le vivant. Antonio Gramsci écrivait : « *Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres* ». Loin de tout pessimisme, il s'agit de regarder en face ce qui se joue. Pour identifier les nouveaux défis à relever si l'on veut construire une société plus égalitaire.

Un défi de taille est relatif à la perte des identités d'appartenance, puisque les grandes instances de socialisation qu'étaient l'École, la Famille, le Travail… sont en crise. Les partis néoconservateurs utilisent ce « manque » comme levier, en cherchant à raviver l'identité nationale, une identité fermée, en repli. Pour comprendre la perte identitaire par rapport à l'époque des sociétés industrielles, Pierre Hardy prend l'exemple des cités. Autrefois, les cités ouvrières étaient des lieux de socialisation, où les familles « *respiraient un air commun, par exemple avec la sonnerie qui retentissait dans les quartiers pour signifier le début, la fin du travail… Une sorte de rite, qui reliait et donnait un sentiment d'appartenance au groupe. Sans idéaliser : les cités n'étaient déjà pas un paradis social et les ouvriers crevaient au travail. Mais il y avait davantage une conscience fière d'appartenir à la classe ouvrière* ». Depuis plusieurs années, des sociologues nomment plutôt la

« galère »[8] dans les cités, l'atomisation des liens ; il y a plus une honte qu'une conscience fière de vivre en cité. Des jeunes « retournent le stigmate » : marginalisés, pointés du doigt, disqualifiés, ils ré-affirment une identité de « jeunes de la cité unetelle », parfois en se fermant, en s'opposant à d'autres groupes. Le risque de la perte d'appartenance est un retour vers les communautarismes de tous bords. « *Quand on est en perte identitaire, on a besoin de sentir qu'on appartient à un groupe. Parfois, il suffit de mettre des bottes, un uniforme, de marcher au pas… Sentir qu'on marche avec les autres permet de sentir qu'on est quelqu'un ! La religion peut aussi être utilisée en ce sens. L'Histoire l'a montré* ». Dès lors, un autre défi qui peut être mobilisateur et plein de sens est celui de reconstruire des espaces, des communautés ouvertes qui assurent une fonction de socialisation et permettent de nourrir des identités plurielles.

Vanessa Della Piana,
Formatrice permanente au Cefoc

8 François DUBET, *Trois jeunesses. La révolte, la galère, l'émeute*, Paris, Ed. Les bords de l'eau, 2018.

Pour aller plus loin

Dossier de la revue Atout Sens, n°59, Namur, Cefoc, décembre 2025. Accessible en ligne : www.cefoc.be/-Revue-Atout-Sens-

Dossier de la revue Sciences humaines, *Générations : guerre impossible, paix improbable ?*, n°372, octobre 2024.

Guy BAJOIT, *Le changement social. Approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines,* Paris, Armand Colin, 2003.

Salomé SAQUE, *Sois-jeune et tais-toi*, Paris, Coll. Essais, Payot, 2023.

Pour travailler ce texte en groupe

1. Temps de réflexion personnelle

Chacun.e est invité à réfléchir à ces questions :

a) Qu'est-ce que j'ai reçu comme valeurs de la part des générations précédentes ?

Noter une idée par post-it bleu.

NB. Les « valeurs » sont des principes de vie qui orientent nos choix, nos comportements et qui donnent du sens à nos conduites (ex : l'honnêteté, l'honneur, la liberté, le civisme, la fidélité, le devoir, le travail, le service, la générosité…).

b) Et vous, qu'est-ce que vous avez gardé / mis de côté voire rejeté parmi ces valeurs ?

Inviter chacun.e à entourer, sur ses post-it, ce qu'il a gardé comme valeurs importantes à ses yeux, et à barrer ou mettre entre parenthèses ce qu'il a mis de côté voire rejeté.

c) Quels sont les événements qui ont marqué les générations qui m'ont précédé, qu'est-ce qui a pu influencer leurs valeurs ? En y réfléchissant, qu'est-ce qui pourrait expliquer qu'il était important, à leurs yeux, de transmettre ces valeurs ?

Noter une idée par post-it jaune.

Ce qui a pu influencer les valeurs peut se situer à deux niveaux :
- la « petite histoire » : le contexte de la famille, des événements qui ont marqué la vie personnelle des parents, des aïeux (ex. pour l'animateur.trice : perte d'emploi, décès, mariage, migration…)
- la « grande histoire » de la société : des événements ou des évolutions qui ont marqué l'histoire d'une génération (ex. pour l'animateur.trice : Mai 68, Vatican II, guerres, chute du mur de Berlin, colonisation, Trente glorieuses, création de l'Union européenne, conquête spatiale, arrivée de la télévision, chocs pétroliers, révolution informatique, catastrophe nucléaire, lois, etc

2. Mise en commun et échange

Chacun.e partage les valeurs reçues (post-it bleus) et les événements de l'histoire qui ont pu les influencer (post-it jaunes).

L’animateur.trice peut avoir prévu une ligne du temps sur grande affiche, pour que chacun.e vienne y apposer ses post-it. Regrouper les valeurs similaires, sur l’affiche, pour visualiser les récurrences.

3. Prise de hauteur

Qu’est-ce qui nous frappe ? Qu’est-ce que cet échange nous enseigne à propos de la transmission de valeurs à travers les générations ?

4. Lecture du texte (tout ou partie) en groupe

Quels éléments de notre réflexion collective sont confirmés, appuyés par ce texte ?

Qu’est-ce qui est neuf, différent, divergent ?

Que retient-on de ce travail pour notre vie, nos engagements ?

Le Cefoc est une association qui propose des projets de formation et de recherche pour des personnes issues ou solidaires des classes populaires. La visée de la démarche du Cefoc est de permettre aux personnes en formation de participer à la construction d'une société démocratique et solidaire en devenant sujets et acteurs de leur vie personnelle, sociale, culturelle et politique.

Cette association est présente en Wallonie et à Bruxelles au travers de journées, de week-ends de formation et d'une quarantaine de groupes de formation. Elle est reconnue en Éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Asbl Cefoc
Rue Saint-Nicolas, 84 – 5000 Namur (Belgique)
Tél. +32 81 23 15 22 – Courriel : info@cefoc.be
Site internet : www.cefoc.be
Éditrice responsable : Isabelle Paquay
© Cefoc

Avec le soutien de la

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES